

La naissance d'un tableau

La voix de Maurice Deltour, dans le jardin, m'arrachait à ma lecture. Bien que je connaissais par cœur tous les livres de la bibliothèque pour les avoir lus et relus, j'avais hésité entre *La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen dont j'adorais les illustrations colorées mais détestais la triste histoire, un *Gédéon* de Benjamin Rabier ou un *Bibi Fricotin*. J'avais choisi ce dernier pour Ribouldingue et Filochard. Des anarchistes, commentait Jean quand il en avait l'occasion.

— Aidez-moi, mon cher Jean, à disposer mon chevalet sous le hêtre, à la limite de la lumière. Je vais rapprocher la table des enfants pour y poser mes affaires. Oui, là. Ce sera parfait.

Chouette, Papy va peindre ! Arrivé hier de Paris avec Cocotte au volant de leur Citroën Traction Avant noire, il avait apparemment décidé de ne pas perdre une minute pour se livrer au délice qui occupait ses heures de perdues, la peinture. Ce programme inédit était le bienvenu, car il nous était rarement donné de partager un moment de création avec lui.

Je quittais l'appui de fenêtre où je m'étais installée, au moment où des pas pressés résonnaient sur les dalles de la terrasse. Frédéric, en nage et essoufflé, passait la tête dans l'ouverture de la porte.

— Vite, Papy va peindre ! Tout le monde est déjà là, Lily, Marie Jo, Jeannot, les cousins...

Je lui répondis que je savais, en levant les yeux au ciel et en haussant les épaules, de manière à lui rappeler mes prérogatives d'aînée et de chef de bande.

Notre grand-père était un perfectionniste. Il était aussi très

impatience, ce qui aurait pu le faire passer pour quelqu'un de pas très commode et qui aurait été une grave erreur. Cette précipitation activiste venait de ses origines prolétaires et révolutionnaires, du fait qu'il avait failli mourir à 24 ans de la grippe espagnole. Contrairement à tant de ses contemporains, il avait survécu, avec une séquelle cependant : la rage de vivre. Son tempérament était intégralement forgé au dépassement de lui-même et son exigence éclatait tant dans son métier de dentiste qu'à travers sa peinture. Cette attitude forçait l'admiration et tout le monde s'adressait à lui avec respect.

Il était l'un des plus beaux cadeaux de notre enfance, car bien que très occupé, il se débrouillait toujours pour nous consacrer une partie de son précieux temps libre et nous emmener faire des découvertes. Et même si nous bâillions, si nos jambes s'alourdissaient à la fin d'une visite, il ne se décourageait jamais et ne s'arrêtait que lorsqu'il estimait que tout avait été dit. Durant nos visites dans les musées, ses mains me fascinaient autant que ses paroles. Œuvre parmi les œuvres, belles et nobles, elles ne cessaient de s'envoler, de pétrir l'air, de dessiner des arabesques, ponctuant ses explications et si elles venaient mourir un instant sur une surface, à peine posées, elles ne perdaient rien de leur curiosité, caressant l'objet ou la matière qui les accueillait, toutes à leur mission de nous initier à la beauté et la subtilité des choses.

En Sologne, Papy restait élégant au milieu des herbes folles. Il parlait, chantait et rehaussait la beauté du paysage de ses observations et de ses traits d'esprit, tandis que son chapeau, à la manière d'une baguette magique, rythmait ses dires et déchaînait des nuages de sauterelles et de papillons. Il se présentait comme un « peintre du dimanche », car la peinture n'était plus son métier mais son *hobby*, un nouveau mot venu d'Amérique pour désigner un passe-temps.

Ce jour-là, il s'intéressait à l'étang au bout de la prairie, qui brillait sous le soleil dans tous les registres de tons, lové dans son écrin de verdure. Debout devant son chevalet de campagne sur lequel il venait de poser une toile vierge de belle dimension, mon grand-père se tenait droit dans la lumière, laissant la fraîcheur de l'ombre à portée de son bras, juste derrière lui. Il avait tombé la veste, dégrafé le bouton de son col et roulé les manches de sa chemise. Il éclatait de blancheur. Sur une chaise derrière lui, il avait posé son large chapeau de paille, qu'il mettrait plus tard.

Il préparait longuement sa palette, extrayant de tubes de plomb de petits tas de couleur à l'huile, odorants et moelleux, qu'il disposait en arc de cercle sur le bois délavé. Il n'utilisait que des couleurs primaires, car il tenait à faire ses mélanges lui-même. Pendant cette opération, son regard ne cessait de revenir vers la toile. Il la fixait intensément de face, du coin de l'œil, inclinait la tête d'un côté puis de l'autre, reculait d'un pas puis de deux. De temps à autre, ses yeux se portaient vers l'étang. Il mettait sa main en visière sur le front, pour mieux le voir. Tout en faisant dans l'air des signes étranges, il fermait un œil, l'ouvrait à nouveau et le refermait aussitôt. Puis son regard revenait vers la toile et il l'examinait une fois encore, longuement et de près, comme si elle présentait tout à coup un vilain défaut. Enfin, il se redressait, tendait le bras à l'horizontale, loin devant lui, le poing fermé, le pouce levé et il malaxait la verticale de l'horizon en parlant à mi-voix. « *De la pâte, de la pâte... !* » À moins qu'il n'eût fallu comprendre à cet instant précis « *De la patte, de la patte... !* », une de ses expressions favorites pour qualifier la virtuosité d'un peintre et reconnaître qu'il y avait du talent. En un mot, il se concentrait. Et bien qu'il ne se passait encore rien de particulier, il semblait que l'ombre des rameaux de l'arbre qui filtrait la lumière à quelques pas de lui projetait sur la surface immaculée une invisible marche à suivre...

Cette phase préparatoire était si longue et si intense qu'elle perturbait nos respirations. Elle nous faisait suspendre nos jeux les plus bruyants, poser nos vélos en les retenant par le guidon, le pneu arrière calé sous le pied, pour éviter qu'ils ne glissent à grand bruit, sur le gravier. Nous circulions à distance raisonnable de notre grand-père sur la pointe des pieds ou à pas de loup, dans un silence ostentatoire, respectueux et docile. Assez vite, l'angoisse atteignait un paroxysme à la limite du supportable, mais nous savions qu'il fallait encore faire preuve de patience... et nous continuions à nous déplacer en silence, en rondes et au ralenti.

Tout à coup, tout le monde se figeait. Mon grand-père venait de s'emparer d'un crayon de bois aplati, laqué de rouge, à la mine noire et grasse... fausse alerte ! Il ne faisait que le tailler avec son canif à grands gestes fébriles et saccadés, faisant sauter des pelures rouge sang tout autour de lui. C'était un signe avant-coureur. Le dénouement devait être proche et raidis dans l'attente, nous retenions nos souffles, les yeux secs à force de les écarquiller pour ne pas ciller...

Enfin venait le geste que nous attendions tous ! Un premier trait de crayon noir venait strier la toile. Ce geste sûr et vif, suivi par d'autres plus mesurés, signait notre délivrance et la sienne. L'inspiration était au rendez-vous ! Très vite, les pinces aux cheveux de soie entraient en scène, créant sur la palette des mélanges subtils. Puis, une belle arabesque, irisée, naissait sur la toile et s'allongeait peu à peu, dans un délicat arrangement. Devant nos yeux éblouis, notre grand-père s'emparait, touche après touche, du génie sauvage de l'étang des *Tourelles*, pour le révéler avec une beauté dont nous n'avions jamais pris la mesure, alors qu'il se trouvait là, offert à nos regards, depuis toujours.

Ce moment de fascination passé, tout pouvait reprendre un cours normal. Nous pouvions parler, rire, crier, mordre à

pleines dents dans nos tartines, nous approcher du chevalet et de la table de travail au risque de renverser un bocal ou des pinceaux, renifler de près l'odeur des huiles et de la térébenthine et même effleurer du bout de l'index un des petits tas de peinture molle étalés sur la palette pour y faire des plis et nous poursuivre, une minuscule virgule de peinture fraîche au bout du doigt. Nous pouvions nous chamailler, nous pousser du coude pour mieux voir, faire toutes sortes de bêtises et de pitre-ries, nous étions aux premières loges pour admirer l'explosion sensuelle des couleurs qui prenait forme sous nos yeux, à petits coups de soies luisantes.

Notre grand-père maintenant assis sur un tabouret de bois, penché vers sa toile, chapeau de paille enfoncé sur la tête, léger sourire aux lèvres, chiffon maculé sur un genou, totalement absorbé avait, le temps de sa création, oublié notre existence.



Marcelle Lauriat aux Tourelles durant l'été 1947.